

Vers Valparaiso. Perrine Le Querrec. Textes et illustrations. Collection Sur La Lune. 2020.

ISBN : 9782930607917. 102 pages, 16,00 €

« Et nous irons à Valparaiso où d'autres laisseront leur peau. » Ce vers de la très belle chanson de marins *Nous irons à Valparaiso* n'apparaît pas dans l'ouvrage haletant de Perrine Le Querrec ; le nom même de Valparaiso est ignoré. Seul le titre témoigne de la quête. C'est un livre sur l'écriture, l'acte d'écrire, l'art de penser l'écriture – de se perdre définitivement sans mourir dans l'écriture.

On pense l'écriture avec toutes les ressources extérieures au geste et avec celles que recèlent le corps de l'écrivain et sa pensée. Mais la musique, le chant, si bien portés par Marc Ogeret en son temps et par le capitaine Haddock dérivant dans l'espace dans *On a marché sur la Lune*, la petite musique de la lente dérive de l'écrivain vers Valparaiso, le port ultime de la pensée totale, cette petite musique hante les pages de l'ouvrage : *et ho-hisse et ho !*

Les ressources extérieures sont multiples : des plus petits objets, *les grains du sol, l'orange*, aux plus imposants, *les toits des usines...* La ressource intérieure est infinie et mêlée intimement à l'environnement ; l'éthologie n'est pas absente non plus des ressources de l'écrivain.

Les bêtes écrivent aussi dans sa tête aux milliers d'yeux : *des animaux à vouvoyer là où l'humain...* note Le Querrec, ou encore *un poulet à gagner des visages avides*. L'image d'un *singe sur l'épaule*, comme celui du général Pichegru, reclus en Guyane à la fin du XIX^{ème} siècle : un ouistiti, le plus sûr compagnon de son *Journal*. Toutes les ressources de la symbolique, de la métaphore sont engagées durement par l'artiste. L'écrivain est un artiste, c'est le pari de Perrine Le Querrec. Il n'est pas celui qui raconte une histoire forcément attachée à l'actualité et ainsi liée au monde du commerce et de la rentabilité immédiate du livre. L'art est au-dessus de cette position.

Le titre d'abord : la première page intitulée *Titre* de *Vers Valparaiso* cache Valparaiso pour mieux le dévoiler dans les arcanes de la pensée ; le développement en boucle reviendra par *La Fin* (dernière page) au début, soit au *Titre*, grâce à ce *Jamais jamais plus nue que nue dans la salle des nus jamais jamais*. Ainsi le titre est nu, jamais prononcé il ne sera. Mais toujours sera porté par la petite musique des voies et voix explorées.

Revenons, juste le temps d'une phrase, à l'intime, à la ressource intérieure : elle dit, Perrine Le Querrec, sur le chemin de Valparaiso, *les lèvres flottent autour des mots*, ou encore, *je suis enceinte des livres*. On soupçonne des grossesses pathologiques. *Il faut aller jusqu'au noir [...]* *le monde n'arrête pas de tomber. Il est temps de déshabiller le cheval*. Formule extraordinaire, qui dit plus qu'un roman. Déshabillons-le ce cheval d'envie.

L'acte d'écrire se meut dans ces entrelacs mais il ne s'y résout pas. Cheval déshabillé, écriture déshabillée, acte majeur et souverain. Loin de l'industrie littéraire qui « répond » à la demande supposée des lecteurs et qui, en fait, assèche l'écriture en la réduisant à un simple moyen de raconter des histoires sans qu'il soit besoin de penser, surtout pas, Perrine Le Querrec renoue avec l'écriture magique, vectrice du chant venu des profondeurs, de l'ancien. Comment ? En bannissant une ponctuation régulière trop écrite et banalisant le sens, elle œuvre pour l'émergence d'une littérature cherchant l'empreinte pure, et propose au lecteur plus un travail qu'une lecture. Mais un travail réjouissant, poétique, à l'école de tous les dieux accompagnant le naturel – sous le regard de Baruch de Spinoza ; pourquoi là une virgule et pas ici (point ici sèmerai le trouble) ? Parce que. Parce qu'il faut cesser de se raconter des histoires convenues, il faut désapprendre à être trop raisonnable et enfermé dans la boîte à quatre coins qu'on appelle livre marchandé, normé ; la ponctuation arrachée à sa norme soulève le livre, le « machine » à l'envers, en fait une arme à penser ce qui n'est pas écrit mais possible. Lisons et écoutons cette musique :

En rond

Tourne en rond

Tourne mes pages en rond

Je tourne en rond mes pages

Mets en pièce et reconstruit l'univers

La phrase se recourbe et enroule ses

*tourbillons parfaits
Son rythme me noie, me dévoile me noie,
insatiable inlassable
Emportée par le courant de la raison,
si j'aspire une grande bouffée de mots
survivrais-je ?*

Me dévoile me noie... mis en exergue entre deux rares virgules... au loin se devinent les lumières du port de Valparaiso.

© Philippe Thireau in <https://www.recoursaupoeeme.fr/perrine-le-querrec-vers-valparaiso/>

Prendre l'autre à bras le corps, prendre la langue à bras le corps, c'est aussi le programme du magnifique *Vers Valparaiso*, paru aux éditions Les Carnets du Dessert de Lune. On y trouve tous les aspects d'une quête : celle de la seule langue possible et désirable, la langue de vérité de la poésie. Celle dont le lecteur ne peut se détourner, qui lui fait parfois monter une houle de larmes ou de nausée, ou bien lui fait éclater le cœur d'une joie sans pareille. Mais loin d'être un simple art poétique, *Vers Valparaiso* est une *défense et illustration*, en acte, de la puissance de cette poésie-chair. Entrer dans ce livre, c'est entrer dans un corps, une langue organique saisissante qui s'impose comme un espace de sidération pour le lecteur.

D'abord parce que Perrine Le Querrec situe l'écriture dans le corps, origine le texte dans le corps comme son habitation première, et vit l'acte d'écrire comme geste qui engage ce corps tout entier – comme Jeannot gravant son plancher, comme Bacon, peignant et recherchant une parole qui s'adresse aux nerfs, procure des sensations physiques, délivre la seule vérité : la nudité de l'être, « la vérité d'abattoir » (Bacon *le cannibale*).

Elle autopsie son sujet, et la langue poétique qu'elle forge constitue l'instrument de vivisection le plus efficace. Le recueil explore aussi ce qu'est l'expérience *d'écrire* dans sa totalité et sa matérialité — le rapport à l'espace de la page, à la typographie, aux images qui surgissent, aux outils et au corps, aux « mots si chair », à la dislocation et la recombinaison de la syntaxe et du lexique. C'est une bataille que raconte Perrine Le Querrec : faire contre et avec le doute, faire contre et avec la langue banale, contre et avec le réel quotidien qui requiert sans cesse, contre et avec les assauts de la sauvagerie d'écrire, qui absente parfois l'autrice, la déconnecte du réel et peut la rendre incapable de vivre avec les autres. Un « langage agité, jamais au repos » : comme dans le court métrage de Joris Ivens sur Valparaiso qui a inspiré le livre, on suit les circulations de l'autrice dans la langue, ses ascensions et ses descentes comme en un escalier infini. Pas d'histoire à raconter autre que celle de l'écriture comme seul espace, seule temporalité : « Les jours en désordre ton écriture sans défense déplie son plan ». Le titre l'annonçait : on est toujours en chemin, dans la poésie, on est *vers* elle, on rêve la rive comme les marins espéraient Valparaiso après une traversée tumultueuse.

Écriture du désastre, du carnage, de « l'horrible silence du réel », de la terreur viscérale qui remonte des profondeurs de l'enfance, écriture de l'inconscient, de la destruction et de la construction, les textes de *Vers Valparaiso* ne cherchent pas la pose esthétique mais une langue qui libère la pensée et engage totalement : un « langage » . Perrine Le Querrec refonde une langue animale, organique, brailleuse, où les mots se mettent à grouiller, à galoper comme des « chevaux de neige ». Elle n'évite pas le chaos, le « langage monstrueux viande à découper » : elle mange sa propre langue et la redécouvre dans l'espace du poème : « Je flirte avec le charabia ». Elle sait qu'elle est bien loin de la légèreté d'une poésie facile qui correspond davantage au goût des lecteurs consommateurs, ces poèmes « tupperware » dont « tu ne risques pas de te blesser en soulevant le couvercle ». Elle s'attaque, elle, « aux rainures du monde », à ce qui demeure hors « des routes, des routines ». Elle fait crépiter le langage, comme une salve.

Dans ce travail, le corps entier est emporté, fébrile, en tension, se creusant comme une caisse de résonance au souffle qui s'impose sans esquive possible, à « cette cohue de mots à la lisière de ma peau ». C'est sans doute le motif de la peau qui est l'insigne de *Vers Valparaiso*, la peau comme lieu de rencontre entre le monde, le moi et la langue : « si j'écrivais ce livre sur de la peau, ils verraient les mots ». Les figures dont elle s'empare coagulent ainsi dans l'écriture, passent de « la chair au papier », dans un acte de connaissance intime des êtres : «

Je taxidermise les vies ».

Cette quête du poème est servie par un complet brouillage énonciatif : Perrine Le Querrec écrit indifféremment *je, elle, tu, nous*. Quant à l'autrice, elle demeure protégée par l'écriture, elle survit à l'abri et en équilibre grâce à l'écriture ; le vrai *je* reste inaccessible à la violence du monde, derrière la muraille protectrice des mots, dans le travestissement des *tu, des elles, des nous, des moi* multiples, différents selon les jours : il fallait ne pas choisir, les laisser tous s'exprimer dans ce recueil choral répondant à la question « Qui ? écrit mais quel geste mais quelle main mais quel cri quelle femme ? » En réalité, Perrine Le Querrec s'écrit aussi, comme on se scarifie : les mots dans la chair, toujours. Au final, on ne sort pas indemne de cette écriture palpitante comme un cœur à vif. Violente et lumineuse, incroyablement libre, cette voix de femme dévoile la poésie telle qu'on la cherche : dangereuse et nécessaire.

© Cathy Jurado in magazine Diacritik, juin 2020

Diacritik <https://diacritik.com/2020/06/08/perrine-le-querrec-ecrire-en-cannibale-rouge-pute-vers-valparaiso-la-bete-et-son-corps-de-foret/>

La *poudre noire* d'une poésie à haute intensité déployée sous nos yeux jusqu'à son point

Le marbre

Attaquer

Le marbre de la page

La roche du mot

Attaquer le grain la forme le fou

Je ne vais rien vous montrer mes mains en sang je ne vais pas les montrer

Les éclats éblouissants fichés dans mes yeux je ne vais pas les montrer

L'engagement je ne vais pas le montrer il est invisible il troue le marbre le silence de ma bouche

Je ne vais rien dire vous n'écoutez pas le marbre vous vous y penchez comme sur la mort

Le tragique invisible

Depuis l'origine ou presque, Perrine Le Querrec exécute un travail en profondeur donnant ou inventant une parole aussi authentique que possible (car assise sur un intense travail documentaire ou un recueil de données de première main, avant que n'intervienne la transmutation poétique) pour des voix qui n'en *ont pas* ou qui n'en *sont pas* : patients psychiatriques connus (« *Le plancher* », 2013), moins connus (« *Jeanne L'Étang* », 2013) ou semi-fictifs (« *La ritournelle* », 2017), victimes de viol collectif (« *Le prénom a été modifié* », 2014), adolescentes emportées par la transe ou la simulation inavouable (« *L'apparition* », 2016), ou encore femmes confrontées à la violence domestique radicale (« *Rouge pute* », 2018).

Lorsque d'autres voix ont, ou ont eu, chacune à leur manière, *pignon sur rue*, c'est bien d'une compréhension intime du lien entre leur poésie et leur *cabossage*, intérieur ou extérieur, et des marques alors laissées dans leur chair et dans leur esprit, qu'il continue de s'agir chez l'autrice : ainsi en est-il, souvent à contre-courant d'une certaine *doxa* même bien intentionnée, avec Unica Zürn (« *Ruines* », 2017) ou Francis Bacon (« *Bacon le cannibale* », 2018).

Charabia

Je marque la page de mon identité

Je vois le monde au pied de ma lettre

par moi par soi par ailleurs

J'honore les contre-évidences

en tant que telles

Je suspends le langage

Je flirte avec le charabia Je taxidermise les vies

J'entends la voix de la dépouille de la traque au meurtre

du savant dépeçage au lent remplissage

du réel à la phrase

de la chair au papier

Il est d'autant plus intéressant ou émouvant, dans ce « *Vers Valparaiso* », recueil publié début 2020 aux Carnets du Dessert de Lune, de lire Perrine Le Querrec se penchant poétiquement sur les ressorts intimes de cette écriture-là, et sur les caractéristiques de la transmutation qu'elle opère, volontairement comme à son cœur défendant. Si la colère analytique de « *Bec et ongles* » (2011) et les échardes déterminées de « *La Patagonie* » (2015) donnaient déjà à voir et à penser en quoi consiste le carburant pur de cette poésie des marges ignorées ou exploitées, c'est plutôt du côté des brefs textes confiés aux éditions Derrière la salle de bains (tels que « *L'initiale* » en 2014 ou « *L'excédent* » en 2016) que l'on trouvait jusqu'ici les aspects les plus *programmatisés* de l'écriture de l'autrice. Ici, une étape décisive est bien franchie dans ce domaine, en beauté et avec courage.

Logique

Devant ces couples de silence je tente d'imaginer les années de dialogues les mots de séduction de construction de passion, les chants les voix d'avant la lente résignation l'assignation à la vie commune, de l'apéritif au dessert le face-à-face absolument silencieux jusque dans les regards et les corps qui jamais ne se touchent oublient de se lécher les doigts s'essuyer la bouche, ta bouche de nougat je la lèche la suçote la mordille ma langue écrit la conversation secrète très secrète qui roule sur les grains de ta voix sa logique poétique.

Qu'il s'agisse d'évaluer l'engagement conclu dès le titre d'un poème, de mettre à jour un angle d'attaque, de se prémunir du cheminement souterrain de certaines écritures, d'accepter le pouvoir des outils comme celui des humeurs, de creuser la métaphore appropriée lorsqu'elle s'est présentée, de composer avec l'évidente instabilité d'un propos, de peser le sens d'une justification typographique, ou encore de composer une stratégie qui tienne pleinement compte de la dimension physique et charnelle de l'écriture et qui puisse s'affranchir chaque fois que nécessaire du parasitage rampant alentour, Perrine Le Querrec affronte les tensions et les doutes qui se multiplient si aisément dans la bataille poétique, pour peu que la matière en soit prise *ausérieux*.

L'aiguille

Mourir en marchant

En route même une aiguille finit par peser

Que dire d'un mot en trop

C'est ainsi que se déploie sous nos yeux passionnés une véritable démonstration *in vivo*, l'insertion d'un programme souple mais bien décidé d'écriture poétique à bras le corps, les tripes nouées, en pleine possession des moyens dont elle dispose dès l'origine et de ceux qu'elle s'invente au fur et à mesure que les matériaux malaxés, aussi intenses, dérangement, émouvants et terrifiants soient-ils, le demandent.

Et c'est ainsi que la poésie est vivante et puissante – et se fait comprendre de nous par-delà les explications de texte.

La carte

Des mots, oublier la fonction

Ajuster à la phrase leur beauté

Mots indociles insensés aux ordres

Voyager sans regarder la carte

Choisir sa vérité

© Hugues Robert, blog de la librairie Charybde

<https://charybde2.wordpress.com/2020/03/29/note-de-lecture-vers-valparaiso-perrine-le-querrec/?fbclid=IwAR2UnQ1gBy5-xQwn8wllKANWVmLLLkhvobLRRijlWh36X8ARVMAcgZnyek>

Tout comme *La Patagonie* qui s'attachait surtout à l'enfance massacrée mais délivrait aussi un art poétique (Les Carnets du Dessert de Lune, 2014), *Vers Valparaiso* réunit de nombreux fragments poétiques en prose ou en vers libres accompagnés ça et là de quelques photos de l'auteure.

Et ce riche recueil de soixante-douze textes, Perrine Le Querrec le consacre entièrement à interroger et éclairer son écriture. Une écriture chaotique en mouvement, tourmentée et douloureuse, périlleuse et combattive, éternellement recommencée. Un voyage sans fin de l'ombre à la lumière avec toujours l'espoir d'atteindre ce havre, ce "Val Paraiso" (Val du

Paradis) après le cauchemar de la traversée. Et peut-être d'atteindre enfin consolation et bonheur.

Vers Valparaiso, titre dont «*l'apparition sur la page lumineuse*» porte l'engagement - «*langagement*» - d'une nouvelle et houleuse traversée, nous renvoie d'abord au film du réalisateur néerlandais Joris Ivens décrivant cette cité portuaire étagée dont les habitants s'épuisent à monter et descendre dans une ronde continue. Et il évoque bien sûr aussi la célèbre citation du poète chilien Pablo Neruda : "(...) *le voyage, à Valparaiso, ne prend fin ni sur la terre ni dans les mots.*". Car l'écriture, comme Valparaiso, est un voyage sans retour...

Perrine Le Querrec n'écrit pas une «*belle poésie Tupperware*» avec «*(...) odes à la nature/ Aux petits riens, au quotidien*» dans laquelle «*Tu ne risques pas de te blesser en soulevant/ le couvercle*», mais une poésie inventive, écorchée, à la beauté dérangement et bouleversante, dont «*chaque mot, si petit soit-il, engage le corps entier*».

Sa main «*(...) s'arme d'un crayon élague enlève allège sublime courage lèvres pincées muscles bandés t-shirt mouillé elle taille des tombeaux jusqu'au berceau les racines pivotantes fil à retordre qu'elle tord détord avec patience*». Et au bout de son crayon : «*la mine des mots*» qui perce, creuse, attaque «*le marbre dur de la page*». «*Des mots si chair*» qui «*du savant dépeçage au lent remplissage*» transfèrent dans un épuisant corps à corps toute la chair du monde sur le papier. Car écrire c'est accéder au monde :

«*Je vois le monde au pied de ma lettre* ».

C'est repousser sans cesse les limites de sa langue, les limites de son monde(3).

Prose à la rare ponctuation (se réduisant à quelques points et rarissimes virgules) creusant des espaces nouveaux ou poèmes, c'est une poésie «*d'une haute liberté d'expression*» qui pulvérise la syntaxe. Un jaillissement continu amenant les mots à se dénuder et s'entrechoquer en développant de nouvelles interactions au travers de leurs rapprochements sonores ou scripturaux, à articuler des sens différents. Une écriture qui met «*en pièces et reconstruit l'univers*», qui tente d'empiler et de s'élever, assemblant des formes naissantes pour briser «*l'horrible silence du réel*».

"*Je regarde par le trou de mes mains /(...) Je regarde par le trou de ma bouche*"

(...)

*Je m'attaque aux rainures du monde
ce qui dégoûte ce qui déroute
envoûte*

Je m'attache aux ordures du monde

justement

justement parce que c'est dangereux

justement parce que c'est juste

justement je m'ajuste

(*Rainures p.16*)

L'écriture de Perrine Le Querrec se faufile dans les interstices, plonge dans les failles du monde, dans l'invisible, l'ignoré, pour ériger ce «*beau chaos de mots venus de l'autre côté*» «*dans une verticalité offerte*».

Des mots qu'elle pousse devant elle comme le bousier :

«*(...) je le pousse devant moi le langage je le pousse de mon museau de mes griffes de mes moignons de cris de rires je le pousse*».

Et c'est un travail d'inlassable Sisyphe :

«*Je commence et décommence et*

recommence toujours

Et ainsi sans cesse

Au sang à l'encre les yeux fermés les bras

tendus, j'avance»

(*L'errante, p.74*)

(...)

Sous-jacente et rampante s'insinue l'interrogation glaciale du sujet le Qui ? a écrit mais quel geste mais quelle main mais quelle cri quelle femme recourbée sur sa feuille déposant mots brûlants des blessures des folies envies

(*Quarantaine*, p.15)

Mais qui écrit au juste ces fragments qui alternent le "je" et le "elle" - et parfois la deuxième personne de l'adresse ?

«*Laquelle aujourd'hui qui je serais qui est là ?*»

«*Une lettre sur deux c'est elle qui appuie si doucement sur les lettres ses muscles tétanisés moi hypnotisée je la laisse appuyer comme elle veut*».

Piégée par la «*nasse des émotions*», par des expériences qui ne sont pas les siennes mais la sidèrent, Perrine Le Querrec se projette dans l'autre, devient l'autre et lui donne voix. Elle «*traîne sur le trottoir, rejoint les femmes seules dans la nuit seules dans la vie seule sur le trottoir qui est leur maison leur matelas leur heure venue*»...

«*L'écriture n'attend pas le froid pour parler / des femmes chaque nuit elle pense à vous.*»

Assise solitaire à sa table de travail «*en face d'elle de moi*», elle refuse d'oublier tous ces marginaux, ces fragiles, ces fracassés de la vie, et ses mots «*procèdent à des évasions*», fuyant la violence et la misère du monde.

Elle essaie ainsi sans cesse de «*redresser de ramasser tout ce qui tombe tous ceux toutes celles (...)*», cherchant à escalader «*la paroi la plus haute de la page*», poussée par le besoin de les mettre à l'abri. De leur offrir une consolation.

Une poétique empathique et politique.

© L'or des livres. Emmanuelle Caminade.

<http://l-or-des-livres-blog-de-critique-litteraire.over-blog.com/2020/03/vers-valparaiso-de-perrine-le-querrec.html>